

XXI.

« Julien et Francesco, qui avaient quitté ensemble Florence pénétrèrent bientôt dans les Apennins. La route qu'ils suivaient n'était pas sans ressemblance avec un labyrinthe, où il faut tourner souvent et retourner sur ses pas... Ils passèrent dans des sentiers qui se croisaient et où personnes peut-être n'avait jamais passé avant eux. Dans de certains endroits ils furent forcés de traverser des taillis épais, et ils se trouvèrent sur le bord des précipices. Les chevaux avaient beaucoup de peine à avancer. Il semblait impossible que les voyageurs revinssent sur leurs pas ; et si Julien, séparé de son compagnon par un accident, se fût trouvé seul, des jours probablement se seraient écoulés avant qu'il eût réussi à sortir de ces chemins presque impraticables et à retrouver la route de Florence. Cependant Francesco, tant il était habitué à cette route, semblait ne rencontrer aucun obstacle dont il ne pût triompher ; il ne s'arrêtait jamais, il n'hésitait jamais sur la voie qu'il avait à suivre.

« Ils arrivèrent à la fin dans un ravin peu à peu s'élargissant des deux côtés. Ici Francesco arrêta tout d'un coup son cheval et dit :

« — C'est ici que nous demeurons.

« Julien comme Gil Blas quand on l'amena à la caverne des brigands, regardait de tous côtés sans rien découvrir qui ressemblait à une habitation humaine. Ils tournèrent cependant une montagne et aperçurent aussitôt deux tentes dressées dans la plaine qui s'étendait devant eux.

« M. Milner ne s'était pas trompé. C'était sous la protection du terrible Saint-Elme que Julien était venu se placer.

« On a vu de bonne heure, dans l'Italie moderne, des hommes se donner un chef et, soumis à lui seul, ne reconnaître aucun pays, ne se soumettre aux lois d'aucun souverain, mais, dans l'occasion, servir tel ou tel gouvernement ; c'est ce qu'on a appelé les *condottieri*.

« En temps de paix, ces volontaires

indépendants, leurs chefs et ces troupes de louage, qui se donnaient au plus offrant ne se séparaient pas toujours, mais se retirant dans les montagnes et dans les lieux les mieux fortifiés par la nature, y attendaient leur proie ; quelle qu'elle fût c'est ainsi que le *banditisme* est sorti, en Italie, de ces bandes de *condottieri* pour qui la guerre n'était qu'un métier, et qui, au défaut de la guerre, ne reculaient pas devant le brigandage, n'était qu'un entracte et comme un passe-temps en attendant la guerre. Ils attaquaient des maisons isolées et même de petits villages, auxquels ils imposaient arbitrairement des contributions. Il y avait en Italie des princes qui toléraient ces désordres, et les tolérer, c'était les autoriser. Ils avaient sous la main des soldats résolus, prêts à combattre sous leurs drapeaux sans avoir à les payer quand ils n'en avaient pas besoin.

« Ce désordre énorme s'était peu à peu enraciné ; et, en particulier, le gouvernement qui existait à Naples n'avait pas été au contraire du *banditisme*, qui trouvait dans les Abruzzes, et même dans la chaîne des Apennins, des lieux de refuge et une retraite assurée. Il en était résulté que le *banditisme*, comme cela, au reste, s'est vu en Allemagne, ainsi que l'attestent les *Brigands* de Schiller, n'était pas jugé par des gens, en Italie, aussi sévèrement que dans les pays où régnait un ordre plus régulier.

« Quelquefois même ces bandes se formaient sous le commandement d'hommes d'un rang élevé qui espéraient s'en faire un moyen politique contre les gouvernements. Il arrivait qu'après de vaines tentatives les conspirateurs avaient fui dans les montagnes, et préféraient aux supplices dont ils étaient menacés la vie criminelle et aventureuse du *banditisme*, avec la même fin en perspective.

« Saint-Elme était un de ces hommes.

« C'était un mélange des qualités les plus contradictoires. Il appartenait à la première classe de la société. Il avait rêvé, en Corse, la liberté et le patriotisme. Il s'était associé de bonne heure à des jeunes gens qui aspiraient